

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

New-York, 28 décembre.

La correspondance diplomatique relative à l'affaire Mason et Slidell est publiée par les journaux. M. Seward, dans une lettre adressée à M. Adams, dit que le capitaine Wilkes a agi sans instructions, et il espère que l'Angleterre envisagera cette affaire dans un esprit amical, les mêmes dispositions devant être attendues du gouvernement des Etats-Unis.

La lettre de lord Russell constate l'outrage fait au pavillon anglais, et manifeste l'espoir que cet acte n'a pas été autorisé par le gouvernement fédéral, qui doit savoir que l'Angleterre ne pourrait pas supporter un tel affront, sans exiger une réparation. Lord Russell espère donc que le gouvernement fédéral offrira une réparation convenable en restituant les quatre prisonniers à lord Lyons.

M. Seward, qui a reçu copie de cette dépêche, a répondu: Que le gouvernement anglais, qui avait deviné juste en supposant que la conduite du capitaine Wilkes n'avait pas été autorisée par le gouvernement fédéral, verrait que le cabinet de Washington n'approuvait pas non plus cette conduite illégale, puisqu'il n'hésitait pas à reconnaître que l'Angleterre avait le droit d'exiger la même réparation qu'il attendait lui-même d'une nation amie dans un cas pareil. M. Seward ajoute qu'en agissant ainsi, le gouvernement fédéral ne fait, du reste, que se conformer aux précédents historiques, et il cite, à cette occasion, les instructions que M. Madison, secrétaire d'Etat en 1804, adressait à Monroe, ministre des Etats-Unis en Angleterre, instructions dans lesquelles M. Madison s'exprime ainsi: « Si je décide cette affaire en faveur de mon gouvernement, je désavouerais ses principes les plus chers et les abandonnerais pour toujours. » Le gouvernement fédéral, qui ne peut pas nier la justice des réclamations de l'Angleterre, dit en terminant M. Seward, informe donc lord Lyons que les prisonniers sont à sa disposition et lui demande de vouloir bien indiquer le jour et l'endroit où il pourra les recevoir.

Lord Lyons a répondu qu'il transmettrait la communication du gouvernement fédéral au gouvernement anglais, et qu'il aurait une conférence personnelle avec M. Seward, pour s'entendre avec lui au sujet de la réception des quatre prisonniers.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes: Berlin, 9 janvier. On mande de la frontière de Pologne à la date d'aujourd'hui: Le théâtre de Varsovie a été rouvert hier par l'Opéra le Bravo. — Toutes les écoles publiques seront rouvertes le 1er février.

Londres, 10 janvier. Le Times dit qu'un Conseil de cabinet a été tenu hier et qu'une réponse sera envoyée à Washington, exprimant la satisfaction du gouvernement anglais du désaveu infligé à l'acte du capitaine Wilkes et acceptant la satisfaction donnée, tout en exprimant l'espoir que le précédent de l'affaire du Trent influera sur le règlement de l'incident récent qui s'est produit au sujet de l'Eugénia Smith.

L'Office Router publie la nouvelle suivante de Southampton, 10 janvier: Trois hommes armés et un officier de la corvette fédérale Tuscarora ont été trouvés la nuit dernière dans les docks quêtant le steam confédéré le Nashville. Ils ont été découverts par un inspecteur. Ils portaient des lanternes et des matières combustibles pour transmettre un signal à la Tuscarora dans le cas où le Nashville essayerait de quitter les docks. L'inspecteur les renvoya. Le Nashville quitte maintenant les docks et jettera l'ancre près de la Tuscarora. Le steamer confédéré le Sumter est attendu ici.

Londres, 10 janvier. Le froment anglais maintient ses prix; le froment étranger a fléchi de 1 à 2 shill. A Liverpool, le marché aux cotons est plus calme, mais ferme. On cote le Middling Upland à 13 1/4, et le New-Orléans à 13 3/4. — Stock, 866,600 balles; arrivages 13,080; ventes, 10,000.

Alexandrie (Egypte), 8 janvier. L'Eldorado est parti hier pour France avec 300 passagers militaires qui reviennent de Cochinchine.

Des nouvelles de Tripoli et de Syrie portent que les Turcs ont maltraité les protégés français.

Le consul français insiste auprès des autorités turques pour qu'une indemnité soit allouée aux individus maltraités.

La frégate française Mogador et un autre navire de guerre sont arrivés devant Tripoli.

Berlin, 9 janvier. On assure que la réponse française au sujet du traité de commerce est arrivée. La France fait des contre-propositions qui, dit-on, sont très-acceptables et faciliteront la conclusion du traité.

Saint-Petersbourg, 9 janvier. Le Journal de Saint-Petersbourg annonce que le Conseil d'Etat polonais sera chargé dans une session extraordinaire pour laquelle il sera convoqué prochainement, de régler les rapports entre les propriétaires et les paysans.

La Haye, 9 janvier. Le ministère a offert sa démission au Roi.

Madrid, 10 janvier. Le ministre de Fomento a déclaré au congrès que le gouvernement désire une ample discussion du budget et des autres lois présentées.

FAITS DIVERS.

On vient de faire, à l'Opéra, un essai qui a son importance. On a photographié à la lumière électrique un grand décor complet; l'épreuve a parfaitement réussi, et l'on pourra joindre désormais à la collection photographique des costumes la collection non moins précieuse des décors.

Nous lisons dans un journal de Paris:

« Revenant de soirée et n'ayant pu trouver de voiture, un jeune homme et une jeune femme d'une mise élégante suivaient à pied, vers minuit et demi, la rue Dauphine. Derrière eux s'obstinait à marcher depuis longtemps un individu de mauvaise mine, à moitié ivre, qui les poursuivait d'ignobles lazzi et poussait l'insolence jusqu'à venir par moments regarder la jeune femme jusque dans les yeux. »

Plusieurs fois le jeune homme avait inutilement intimé à ce rustre l'ordre de s'éloigner; enfin, perdant patience, il se retourna et lui administra plusieurs coups de canne, puis il reprit le bras de sa compagne.

Le battu tira alors de dessous ses vêtements un long poignard et s'élança vers le jeune homme pour l'en frapper par derrière. Mais une main vigoureuse se posa sur lui, et bientôt il fut renversé. Cette main était celle du sieur Joseph T..., employé dans une forte maison de commerce de la Cité, qui, regagnant son domicile, observait depuis quelque temps ce qui se passait. Il mit son pied sur la main qui tenait l'arme, et un sergent de ville s'empara de l'homme au poignard. Il a été reconnu pour un malfaiteur dangereux que l'on recherchait et dont on possédait le signalement, et, à la suite des constatations, il a été mis à la disposition de la justice.

Le Journal du Loiret publie le fait suivant, dont nous lui laissons toute la responsabilité:

« Une mutinerie d'écoliers, qui a fini par prendre les proportions d'une sédition, a eu lieu dimanche dernier à l'école des Arts-et-Métiers d'Angers.

Dix-sept élèves appartenant à la première division ont été enlevés par la troupe de ligne requise pour prêter main-forte à l'administration de l'école. Ces jeunes gens ont été renvoyés le lendemain à leurs parents.

Cette révolte au petit pied paraît avoir été occasionnée par une sage mesure prise par l'administration contre le stupide usage des brimades, c'est-à-dire des manifestations dont les nouveaux sont l'objet de la part des anciens, dans certaines écoles spéciales.

Sous ce titre effrayant: Encore un nouveau Jud! le Courrier de Lyon insère la chronique suivante, dont nous lui laissons toute la responsabilité:

« Il y a dix jours à peu près, des braves gens que ramenait à Lyon un des trains du Midi, le train d'Arles, si nous ne nous trompons, pensaient avoir affaire au trop fameux assassin du docteur H... et de M. le président Poinso.

Un des wagons de ce train contenait une honnête famille lyonnaise, un prêtre et deux ou trois voyageurs. Un peu avant Tournon, un nouveau voyageur se plaça en face du prêtre et ne tarda pas à rouler des yeux menaçants. Bientôt on le vit brannir un long coutelas, et aux vociférations qui lui échappaient à chaque instant contre la religion et ses ministres, il était impossible de ne pas prévoir quelque scène de violence.

Fort heureusement, à Tournon, la gendarmerie intervint et s'empara du furieux. Interrogé sur l'usage qu'il voulait faire de son coutelas, le malheureux répondit aux agents de l'autorité: « Je ne l'avais ouvert que pour me couper les ongles! » Ceci nous rappelle le collègue qui fumait pour ses engelures.

Ce nouveau Jud nous paraît encore dans l'enfance de l'art.

L'EXPOSITION DE LONDRES. — Le Morning Post a un article fort curieux sur les excentricités qui assiègent chaque jour les bureaux de la commission royale de l'Exposition universelle. Ainsi il raconte que samedi on fut forcé d'expulser un visiteur qui, non content d'être fort violent dans ses paroles, menaçait de frapper les employés, par la raison qu'on n'avait point voulu admettre les articles, qu'il se proposait d'exposer.

Or, il paraît que ces articles, dont le refus excite la colère de l'inventeur, ne sont autre que des « garde-moustaches » (sic), c'est-à-dire, selon la lumineuse explication de l'inventeur, une sorte de machine destinée à préserver la moustache des accidents si fréquents... dans les diners. Ce « garde-moustaches » s'adapte à toutes formes, à toutes les coupes de barbe. — Napoléon, czar, Gardés et Cardignan.

Le docteur Dalton, médecin anglais, a reconnu que la meilleure condition d'alimentation pour un homme en bonne santé respirant un air pur et prenant convenablement d'exercice, c'est de se nourrir quotidiennement d'une livre de viande, un livre et trois onces de pain, trois onces et demie de beurre ou de graisse et 3 livres 1/2 d'eau, c'est-à-dire un peu moins de deux livres et demie de nourriture solide et un peu plus de trois pintes de liquide. En se nourrissant exactement dans cette proportion, il n'y aura ni accroissement ni diminution du poids du corps. L'auteur de cette méthode a 6 pieds 2 pouces (anglais) et pèse 14 stones. (Morning-Advertiser).

On écrit de Londres:

« Un dompteur de bêtes féroces, nommé Maconio, qui a acquis une certaine célébrité en Angleterre, donnait au public de Norwich la représentation d'une chasse dont les principaux acteurs étaient un lion et un tigre. Le lion qui paraissait mécontent de jouer le rôle de gibier, a voulu prendre celui de chasseur, s'est jeté sur son maître et lui a mordu l'épaule de la main gauche. Maconio n'a pas perdu la tête, il a saisi une barre de fer et a forcé le lion à lâcher prise. Quoique grièvement blessé, Maconio n'est pas en danger de mort, et il en sera quitte pour la perte d'un doigt. Il y a quelques années une lionne a failli lui dévorer une jambe. »

THÉÂTRE.

Notre tâche est légère cette semaine; nous n'avons guère qu'à énumérer les différents ouvrages dont se sont composées les trois représentations de rigueur.

Dimanche, Les Crochets du père Martin, drame populaire qui produit toujours son effet, quoiqu'il soit fort connu. — Si jamais je te pince!!! On nous permettra de ne pas parler de cette pièce, car il y aurait trop à dire. Nous constaterons seulement que si elle a eu une espèce de succès, c'est grâce à l'entrain irrésistible de M. Brière et à la verve comique de MM. Riquier et Dumoulin. — Chez une petite Dame, vaudeville très spirituel et très gai dont nous avons déjà parlé en faisant l'éloge des trois artistes qui le jouent.

Lundi, Dalila, dont le succès grandit à chaque représentation. — Les Femmes qui pleurent et Sir John Ebrouff, deux gentilles petites pièces qui plaisent beaucoup mieux au public de Roubaix que certaines excentricités égrillardes dont le moindre défaut est de faire fuir les dames les plus portées à l'indulgence.

Jeudi, l'Honneur et l'Argent et un Monsieur qui prend la mouche. La seconde pièce n'étant pas connue, c'était principalement pour l'Honneur et l'Argent qu'on venait au spectacle. Une comédie en cinq actes et en vers, loin d'être un épouvantail, a donc chez nous un attrait pour l'esprit et une satisfaction pour le cœur, quand elle est bien pensée et bien écrite. Nous en félicitons sincèrement la partie de notre population qui fréquente le spectacle; cela fait son éloge. M. Godefroy a droit aussi à une mention toute particulière pour l'intelligence et le talent qu'il déploie dans le rôle difficile qui lui est confié. Il a été très bien secondé par M. Baraban. — Dans un Monsieur qui prend la mouche, M. Riquier a trouvé l'occasion d'un beau succès. Cet acteur à chaque nouvelle création gagne de plus en plus près du public qui ne lui épargne pas les applaudissements. M. Dumoulin a fait aussi le plus grand plaisir. La pièce ainsi jouée restera au répertoire et servira à composer de bons spectacles.

L'affiche de ce jour annonce Germaine, drame tiré du roman de M. Edmond About qui porte le même titre et qui excite un puissant intérêt.

OSCAR T.

INDUSTRIE ET COMMERCE

BULLETIN COMMERCIAL.

TOURCOING. — L'année qui commence nous impose un devoir, à nous qui faisons la chronique des affaires sur place: il nous faut, après avoir précisé la situation générale, indiquer quelles sont les causes qui ont amené cette situation, quels sont les moyens à employer pour la changer; de la sorte nous aurons un point de départ que nous pourrions toujours retrouver, que les affaires empirent ou s'améliorent.

Si nous prenons chaque industrie à son tour, nous trouvons que le peignage a ralenti ses heures de travail et baissé considérablement le prix de ses façons; ainsi on nous a cité 35 à 40 cent. comme taux payé pour des laines longues. Inutile d'ajouter qu'en présence de ces prix, le peignage à la main a disparu complètement et que de cette industrie, naguère capitale à Tourcoing, il n'existe même plus un rare ouvrier.

La filature n'est pas plus prospère, et celui-là s'estimerait bien heureux qui obtiendrait 3 cent. pour prix de sa façon; encore n'aurait-il pas du peigné à discrétion pour l'alimentation de ses machines.

Quoique cela paraisse un paradoxe en présence des prix payés pour les cotons filés, nous oserons néanmoins affirmer que les filateurs de coton sont plus battus encore que les filateurs de laine; mais nous entendons parler ainsi de l'industriel non spéculateur qui va, achetant ses cotons au mois le mois. Avec les prix élevés de la marchandise brute, il lui est impossible de produire au pair; aussi l'un d'eux, plus avisé, a-t-il fermé son établissement, et nous voyons le moment proche où tous arriveront, sinon à en faire autant, du moins à imiter l'exemple donné par leurs confrères de Rouen, et à produire moins.

Quant à l'industrie du tissage mécanique peu répandue sur notre place, nous ne pouvons en raisonner qu'en puisant nos renseignements à Roubaix. Nous y avons appris que quelques établissements de première importance ne travaillent que huit heures par jour, c'est-à-dire que là aussi il y a arrêté et à plus forte raison cela existe-t-il pour le tissage à la main.

L'article lainage est délaissé; les nouveautés, très peu demandées, n'obtiennent guère de commissions que pour l'exportation en Espagne et l'Amérique méridionale. Les moutons vont de mal en pis. Les tapis n'ont point d'écoulement. Bref, et cela se comprend facilement quand on connaît la corrélation qui existe entre

toutes les industries de notre ville. La situation est mauvaise, pire qu'à l'époque désastreuse si souvent citée de 1848.

Bien entendu que nous n'abordons ici aucune question politique; nous comparons deux époques de crise commerciale, voilà tout. Or, nous disons pire, parce qu'alors les causes qui déterminaient le mal n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui et qu'elles disparaissent en quelques mois, tandis que nous ne pouvons prévoir quand disparaîtront quelques-unes de celles qui nous font souffrir.

Ces causes bien connues sont: le traité de commerce anglo-français, la guerre civile aux Etats-Unis, la cherté des grains en France.

L'une des trois surfilait pour rendre la situation précaire. Examinons rapidement chacune d'elles.

1° Pour beaucoup d'optimistes, le traité de commerce n'a pas qui à nos affaires. Cependant, pour tous ceux qui voient de près le commerce de détail, il est patent que le bas prix auquel on a annoncé la marchandise anglaise, a empêché tous les petits marchands d'acheter et de vendre, le négoce de commissionner sur notre place. Chacun a voulu taper de l'artificiel anglais. Aussi, bien que d'accus prétendent que Roubaix et Tourcoing rivalisent avec Bradford, nous estimons, nous, que si cela arrive, ce sera plus tard, et non sans la ruine de plus d'un établissement.

2° La guerre aux Etats-Unis a empêché l'exportation des tissus fins et chers: mérinos, étoffes pour tentures, riches nouveautés. De là, des stocks considérables dans certaines grandes maisons. D'autre part, cette même guerre empêche toute importation des cotons en laine sur le continent; de là aussi les prix excessifs, cause signalée plus haut de la position précaire de la filature.

3° La disette des grains a fait sortir de France une grande quantité de numéraire. Il faut se nourrir avant de se vêtir.

Nous connaissons les principales causes du mal; dans beaucoup de cas cela suffit pour le guérir. Ici quelques-unes de ces causes, se rattachant à des questions politiques dont il nous est impossible de déterminer et même de prévoir la solution (la guerre d'Amérique est dans ce cas) il nous devient très difficile de risquer un conseil à ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici dans cet article, trop long peut-être. Nous leur donnons cependant celui-ci: c'est d'observer les lois de la plus simple prévoyance.

Le traité de commerce a modifié complètement la manière de travailler en France. Nous sommes rivaux des Anglais, et leurs inférieurs en beaucoup de points industriels. Nous devons les imiter en temps de crise; produire moins.

Cette mesure, terrible pour la classe ouvrière, est cependant la plus sage même pour elle, les établissements risquant moins de chance de ruine avec une production modérée. Or, de deux maux, mieux vaut choisir le moindre. Cette mesure pénible, fatale, nous le répétons, porte encore un nom anglais: short times (1) et nous sommes heureux de ne pas trouver dans la langue française un mot qui le rende textuellement.

On écrit de Londres au Moniteur:

« Le prix du coton, en matière première, est actuellement de 48 deniers le livre dans l'Amérique du Nord, tandis qu'il n'a encore atteint que le taux de 12 deniers en Angleterre. Comme les demandes de tissus de coton pour le service de l'armée fédérale sont très considérables aux Etats-Unis, les manufactures américaines réalisent sur ces articles d'assez grands bénéfices pour qu'il soit arrivé sur la place de Liverpool des ordres considérables d'achat pour le compte des industriels fédéraux.

Le stock du coton actuellement en Angleterre et celui qui est en mer à destination britannique, sera, d'après les calculs, complètement épuisé en juillet prochain, et la prévision des calamités qui en résulteraient pour les Anglais a causé de vives appréhensions et des réclamations incessantes de la part du commerce. Une proposition tendant à interdire l'exportation du coton des forts anglais avait été mise en avant, mais elle n'a point trouvé d'appui dans l'opinion publique. »

Fabrication des soies en Angleterre.

Cette industrie est l'une de celles de la Grande-Bretagne qui se centralisent le moins. Tandis que la fabrication des lainages a élu domicile dans la partie ouest de Yorkshire, que le travail des laines peignées s'agglomère autour d'Halifax et de Bradford, et que la grande industrie cotonnière s'est établie dans le Lancashire, le tissage de la soie ne s'est pas répandue dans moins de six comtés. Pendant longtemps il est principalement pour sièges Spitalfields et Bethnal-Green, quartiers situés dans l'est de Londres. Les étoffes de soie de Spitalfields connues depuis des siècles, et les rubans de Coventry ne jouissent pas d'une moins ancienne réputation; mais d'autres localités sont venues leur faire concurrence. Conglition fabrique des rubans unis qui rivalisent avec ceux de Coventry, Macclesfield produit sur une large échelle les foulards, les fichus, les galons, etc. Leek fournit également les mouchoirs dits bandanas, et de plus les soies à coudre, les légantines et les étoffes pour doublures; en un mot tous les articles servant à la confection.

La fabrication des soieries continue, toutefois, d'être en grande partie une occupation domestique en Angleterre; l'usage des machines s'y est introduit beaucoup plus lentement que dans d'autres branches d'industrie. La manufacture des rubans a des procédés à elle et qui ne laissent pas que d'étonner l'esprit habitué à l'immense appareil mécanique des fabrications de coton. La fabrique de rubans participe en même temps de l'atelier en

(1) Mot dont voici le sens: court temps, heures de travail limitées.

chambre et de l'usine à vapeur. Le fabricant construit une rangée de petites maisons (cottages), dont le rez-de-chaussée est approprié à l'habitation, et l'étage supérieur à l'emploi du métier. Une machine à vapeur est installée au centre de la rangée, et l'arbre de transmission en traverse d'un bout à l'autre les ateliers. Chaque maison est louée à tant par semaine, à un prix qui comprend l'usage de la vapeur motrice: le locataire apporte son métier ou en loue un au propriétaire entrepreneur. De cette façon, les ouvriers travaillent à domicile, chez eux, sans dérangement, et avec la facilité d'occuper à leur gré leur famille.

On convient d'ailleurs généralement que ce mode de production n'est pas le plus économique, et de grands établissements analogues aux manufactures de coton et de lainages, s'élevaient depuis peu pour la fabrication des soieries. Il est d'ailleurs remarquable que ce progrès ait été retardé à se réaliser. Depuis un demi-siècle, aucun effort n'a été tenté en vue d'obtenir les tissus de soies indigènes à meilleur marché; et à qualité égale, une robe de cette matière coûte aussi cher maintenant en Angleterre qu'en 1860. Sans doute il se fabrique aujourd'hui un bien plus grand nombre de soieries à bas prix, mais uniquement par suite de l'introduction d'un mélange de coton dans la trame, mélange auquel l'industrie textile excelle depuis 15 ans.

L'industrie des soieries est donc restée comparativement en arrière dans le Royaume-Uni. L'importation des soies grèges n'a augmenté que d'environ 200 %, de 1820 à 1859, proportion qui représente le cinquième seulement du développement pris par l'industrie des cotons, et le quart de celui de la fabrication de la laine.

A Coventry et à Macclesfield, la population s'est accrue beaucoup plus que la richesse publique. Dans le Derby, la relation entre l'une et l'autre n'a pas, dit-on, sensiblement changé depuis cinquante ans. L'emploi, dans le Lancashire, des moyens des plus perfectionnés de production, a permis aux manufacturiers de soieries de distancer leurs rivaux des autres comtés, tout en augmentant les salaires, qui d'après le statisticien Chadwick, ont suivi la progression ci après:

Tourdeurs. 1842, pour 69 heures de travail, 18 fr. 1859, pour 60 heures de travail, 21 fr. 50.

Tisseurs. 1842, pour 69 heures de travail, 23 fr. 1859, pour 60 heures de travail, 25 fr.

Ces chiffres tendraient à prouver que l'usage des machines n'est pas moins favorable à l'ouvrier qu'au fabricant.

Le traité de commerce conclu, en 1860 entre la France et l'Angleterre, devant avoir pour effet d'ouvrir un plus large débouché aux soieries françaises et suisses, les fabrications de soieries britanniques vont être forcées de réduire leurs frais de production ou de ne plus s'adonner qu'à la manufacture des étoffes mélangées. Il est probable que cette industrie se transportera graduellement à Manchester, où le génie de la mécanique appliquée au tissage peut encore venir à son secours.

(Annales du commerce extérieur).

THÉÂTRE DE ROUBAIX

RUE NEUVE-DU-FONTENOY. DIMANCHE 12 JANVIER 1862.

1. GERMAINE, drame en 5 actes et 8 tableaux.

Pour la dernière fois

2. UN TROUPIER QUI SUIT LES BONNES, comédie-vaudeville en 3 actes. Ouverture des bureaux à 5 h. — Lever du rideau à 5 h. 1/2.

LUNDI 13. Spectacle demandé.

1. PAS DE FUMÉE SANS FEU, comédie-proverbe en 1 acte, mêlée de couplets.

2. LA VEUVÉ AU CAMELIA, scène de la vie parisienne en 1 acte. Mlle Brière remplira le rôle de Suzanne.

3. SI JAMAIS JE TE PINCE!!! comédie en 3 actes, mêlée de chant. Mlle Brière remplira le rôle d'Alexandra.

4. UN MONSIEUR QUI PREND LA MOUCHE comédie-vaudeville en 1 acte. Ouverture des bureaux à 6 heures. — Lever du rideau à 6 heures 1/2.

Prix des places: Loges de première galerie, 3 fr. 50; fauteuil de première galerie, 3 fr.; fauteuil d'orchestre, 2 fr. 50; première galerie, 2 fr.; stalles de parquet, 2 fr.; deuxième galerie, 1 fr. 25; parquet, 1 fr. 25; parterre, 1 fr.; amphithéâtre, 50 c.

On peut se procurer des cachets à l'avance, de 9 heures à midi, chez J. Reboux, Grande-Rue, 56, et de 1 heure à 4 heures, au Théâtre.

Un supplément de 25 cent. sera perçu pour les cachets pris à l'avance, pour les places au-dessus de 2 fr. Pour les autres places, il sera perçu 40 c. par cachet.

Mercuriale du marché aux grains de Lille

DU 8 JANVIER 1862.

Blé blanc vendu, 4,580 hect. . . . 20 49
Blé maux id. 27 50
Prix extrêmes du blé blanc . . . 26 à 31 fr.
Id. du blé maux 25 à 30 fr.

Baisse à l'hectolitre: Blé blanc . . . 0 51
Id. Blé maux . . . 0 20
Fleurs (le sac de 100 kilog.) . . . 50 25
Baisse: 0 fr. 50 cent.

Son (le quintal métrique) . . . 12
Prix moyen (à l'hectolitre) des marchés du département, plus Arras.

Blé blanc. 28 79
Semaine courante. 25 47
Semaine précédente 28 92 . . . 25 75
Baisse. 0 13 . . . 0 28

TAXE DU PRIX DU PAIN

dressée d'après les bases déterminées par l'arrêté municipal du 25 octobre 1855.

Pain de ménage, le kilogramme . . . 36
Pain de 2e qualité 40 50
Pain blanc, id. 45
Pain de fleur (pain français) 125 g. . . 7
Les deux pains 13
Les quatre pains 26
Les huit pains 52

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.